

Un village d'Astérix en Galilée La minorité tcherkesse dans l'imaginaire collectif israélien.

Eléonore Merza (IIAC-LAIOS / De-Colonizer)

Mai 2015

Vous pourrez souvent entendre le terme « tcherkesse » dans les médias israéliens. La raison principale? Elle s'appelle Bibars Nat'xho. Le capitaine de l'équipe nationale de football est un Tcherkesse de Kfar Kama. Mais hormis ces mentions footballistiques, la grande majorité des productions médiatiques concernant la communauté tcherkesse sont essentiellement touristiques et folkloriques.

Le festival annuel de Reyhaniya, par exemple, donne chaque année lieu à des articles dithyrambiques dépeignant une petite communauté loyale à l'État qui aurait su préserver sa culture et qui vivrait en quasi autarcie dans ses deux villages. De très bons sauvages, en quelque sorte. Mais qui nous ressemblent (un peu) et sont (beaucoup) de « notre côté ». Les deux sites *My Jewish Learning* et *Holiday in Israel* proposent, par exemple, des articles présentant les Tcherkesses du pays qui reprennent les mêmes éléments de narration. Ils débutent par un rappel historique, lui même repris de différents sites communautaires, rappellent ensuite tous deux que la communauté a une présence avérée sur le territoire depuis la fin du 19^{ème} siècle, et enfin (et surtout) que les Tcherkesses servent dans l'armée nationale. Portraits de soldats tcherkesses dans Tsahal à l'appui, nul ne manque de rappeler qu'ils « ont toujours combattu avec nous ». Ainsi inclus dans ces sites, la communauté devient une spécificité culturelle et ethnique de l'État, une folklorité nationale, et est par la même occasion présentée comme partie intégrante de la société.

Les minorités, mais en particulier les Tcherkesses et les Druzes d'Israël, sont présentées comme des sociétés par *nature* traditionnelles qui ont fait peu de compromis avec leurs particularismes et sont fières de leur culture. Elles vivent dans de petits villages décrits comme coupés du monde, et si on consent à faire d'eux des citoyens israéliens qui ne posent pas de problème à l'État, on insiste souvent sur le fait que les Tcherkesses se distinguent des Palestiniens et refusent de s'assimiler aux Juifs. Ils sont décrits comme « (...) *toujours accueillants (...) dans toutes les maisons, il y a des chambres d'amis. Les hôtes n'avaient pas à demander à y entrer, la porte n'est pas fermée (...)* ». Si cette description a pu effectivement correspondre à une tradition (lointaine) tcherkesse, elle semble faire fi des nécessaires évolutions qui ont pu traverser la communauté et les ajustements qu'elle a du mettre en œuvre pour s'insérer dans des contextes sociétaux différents. En d'autres termes, la communauté tcherkesse est présentée comme *par essence* traditionnelle et figée dans un autre temps. Et c'est ce qui la rend très attrayante pour le touriste israélien qui cherche à faire « un voyage dans le temps ».

C'est notamment ce qui va servir d'argument touristique pour visiter les villages d'Israël et ce n'est pas un hasard si les visites s'articulent autour d'une introduction historique et surtout des musées qui, dans les deux villages, présentent des objets traditionnels. Des touristes que j'ai pu accompagner dans leur visite de Kfar Kama en juin 2007 s'étonnaient, par exemple, que le village soit « *si moderne* ».

Le site *My Jewish Learning* qui se définit comme un site consacré à l'information et à l'éducation juive et qui proposent des articles sur « tous les aspects du judaïsme et de la vie juive » introduit son article en ces termes : « *Les Tcherkesses en Israël. Originaires de la région du Caucase, leur maison est désormais Israël (...)* ».

Il rappelle ensuite :

Les Tcherkesses sont une petite minorité ethnique en Israël qui a vécu dans la région depuis l'époque ottomane. Loyaux à l'État d'Israël, les hommes de la communauté servent dans l'armée israélienne, bien que leur jeunesse soit éduquée dans un système éducatif séparé qui respecte leur culture et leur héritage

L'article semble donc pointer ce qui apparaît, pour son auteur, comme un paradoxe: bien qu'éduquant ses jeunes dans des écoles distinctes, qui ne sont en fait que les banales écoles élémentaires des villages – les écoliers poursuivant leurs études dans les écoles des villages ou villes des alentours –, ils deviennent pourtant de bons citoyens puisqu'ils servent dans l'armée. Les Tcherkesses présentent donc l'étrangeté qui semblerait antinomique d'à la fois vivre entre eux et communiquer « *dans leur propre langue* » et de servir et travailler pour l'État. Et si la communauté fait le choix de majoritairement vivre entre elle, elle n'en demeure pas moins décrite – et fantasmée – comme *traditionnellement* hospitalière. En toute logique l'article conclut sur l'évocation du festival annuel de Reyhaniya – présenté comme un charmant village dans lequel les étrangers (c'est à dire les Israéliens) sont les bienvenus. Ils y sont même chaleureusement invités. Au-delà d'un folklore somme toute sympathique et surprenant aux yeux des néophytes, inclure les festivals et les visites tcherkesses dans le folklore national répond également à un enjeu politique qui marque la distinction entre communautés. Il s'agit pour Israël de montrer que certaines minorités (non juives) sont parfaitement intégrées et que leurs relations avec l'Etat sont au beau fixe. *In fine*, cela veut surtout dire que si cela ne se passe pas bien avec certains (les Palestiniens), ce serait tout de même un peu de leur faute.

La politique de gestion des minorités de l'Etat d'Israël s'est toujours construites autour de la distinction et de la différence des droits alloués. Navigant sur leur statut de minorités « privilégiées », les Druzes et les Tcherkesses du pays n'ont cessé de travailler, en collaboration avec l'Etat, à l'élaboration de leur distinction. Ils ne sont pas Palestiniens. C'est sans doute l'élément qu'ils cherchent le plus à faire valoir.

Pour le cinquantième anniversaire de l'État d'Israël, en 1998, le Conseil national pour la sauvegarde du patrimoine national rend publique la liste des cinquante sites touristiques du pays qui vont bénéficier d'un plan de réhabilitation (*Projet 50*). L'objectif du Conseil est de promouvoir et de préserver les lieux présentés comme fondateurs de l'histoire israélienne. Parmi eux, on trouve des sites importants du Yishuv (la présence juive en Palestine mandataire, c'est à dire pré-1948) comme Tel Hai, Sejera ou Rosh Pina, des endroits ayant servi à cacher des armes avant le déclenchement de la guerre comme Ye'hiam et Kfar Gil'adi, ou encore la Citadelle de Yesha en Haute Galilée.

La liste des sites renvoie, dans son écrasante majorité, à l'histoire sioniste du pays mais pas seulement: le centre du village de Kfar Kama fait parti de ces cinquante lieux et est donc inscrit, officiellement, à l'histoire nationale. En coopération avec le Ministère du tourisme et le Conseil Local, la restauration du centre historique, et notamment le développement d'un « Centre International pour l'Héritage Tcherkesse » va, en partie, fournir du travail aux soldats de la communauté démobilisés, et permettre de mettre de faire connaître cette dernière. Le projet concernant Kfar Kama a pour objectif principal de redonner au centre du village sa valeur historique, notamment en restaurant l'ancienne maison de la famille Hatuqw'xhaï qui servait de centre d'étude pour les villageois. La seconde phase du projet prévoit la création d'un Centre artistique international tcherkesse dans le quartier de Beit Shami (*la maison de Shami*) ainsi qu'un petit centre commercial qui permettrait aux artisans de vendre des souvenirs traditionnels.

Cité dans le quotidien Haaretz, le cabinet du Ministre du tourisme déclare:

Nous pensons que ce serait un modèle intéressant de village non-juif (...) Ce sera un des lieux les plus intéressant du pays!¹

La Société pour la Préservation des Sites de l'Héritage d'Israël (SPIPHS) dont on trouve une plaquette informative au musée de Kfar Kama qui indique que « *Notre futur est inspiré de notre passé* » explique que le SPIPHS se donne pour objectif d'empêcher la destruction de sites de l'héritage culturel dans lequel est désormais inclus un village tcherkesse et encourager le tourisme des israéliens dans les lieux de leur histoire nationale. En 2007, le Ministère du tourisme réalise une enquête auprès du public juif israélien, il en ressort que les villages druzes et tcherkesses bénéficient d'un écho positif parmi cette population qui considère ces deux communautés comme « *intéressantes et authentiques* ».

Le Ministre du tourisme, Isaac Herzog, déclare que le potentiel pour le tourisme dans les zones tcherkesses et druzes de Galilée n'est pas encore réalisé et qu'il pourrait être énorme. Le développement d'infrastructures touristiques comme des auberges ou des chambres d'hôte est particulièrement encouragé, il prévoit que leur nombre double en

¹ Irit Rosenblum, « The secret entrance to the weapons storehouse », *Haaretz*, édition du 21 janvier 2002.

deux ans grâce à un budget de huit millions de shekels (l'équivalent de près de deux millions d'euros)².

Les enjeux touristiques et politiques sont évidemment très liés et prennent un caractère particulier en Israël qui peine à prendre en considération l'histoire de tous ses citoyens, mais cela est également le cas de nombreux autres États. Surtout l'histoire et la mémoire, en fait la place faite, aux minorités non-juives est saisissante de contrastes. Tandis qu'on valorise le patrimoine tcherkesse, qu'on y restaure des mosquées de style Mamelouk et qu'on encourage le tourisme dans ces villages, on efface, on nie, la présence, l'histoire et la mémoire palestinienne.

Le 23 mars 2011, la Knesset adopte – après trois lectures – une loi sur la Nakba, initiée par Yisrael Beitenu. La « Nakba » est un terme arabe qui signifie « catastrophe » et qui se réfère à l'expulsion de près de 750 000 Palestiniens en 1948 dans le but de créer un Etat Juif. Cette loi prévoit notamment la possibilité d'appliquer des peines de prison à quiconque remettrait en cause le caractère juif de l'État d'Israël en observant de manière ostensible le deuil le jour de la Nakba. Elle promet aussi aux institutions que l'Etat finance (même en partie) de se voir diminuer drastiquement, ou couper, les budgets qui leur sont alloués si elles accueillent un événement lié à la mémoire de la Nakba lors des célébrations de l'indépendance.

L'État considère donc que le travail de mémoire des Palestiniens ne peut cohabiter avec la construction nationale, ils sont même antinomiques. L'État reconnaît le droit historique de certaines minorités tout en le déniait à d'autres puisque des députés de la même formation ultranationaliste qui tiennent une des lignes les plus dures de l'échiquier politique contre les Palestiniens, peuvent par ailleurs encourager les particularismes tcherkesses et druzes en Israël. Tout en reconnaissant à la fois son histoire particulière et son insertion dans l'histoire officielle de l'État, Israël acte l'intégration des Tcherkesses dans la Nation.

Mais cette dynamique d'inclusion et cette reconnaissance ne sont pas un fait exclusivement israélien, des mécanismes semblables – mais qui répondent à un contexte ethnico-religieux et une politique des minorités sensiblement différents – sont observables en Jordanie. La rhétorique officielle fait d'ailleurs appel aux mêmes notions d'historicité de la présence et à la loyauté de la communauté envers les souverains. Lorsque le Prince Ali Bin Al-Husseïn, frère du Roi et chef de sa garde rapprochée, organise un voyage d'un mois et demi dans le Caucase avec douze Tcherkesses du pays en 1996, il explique :

Les Tcherkesses ont toujours été présents dans l'histoire de la Jordanie et servaient déjà Abdallah, le premier souverain du Royaume Hachémite, comme gardes royaux. Plus tard, ils ont servi tout aussi fidèlement le roi Hussein, mon père, et aujourd'hui le roi Abdallah II, mon

² Irit Rosenblum, « Tourisme Ministry to boost Druze, Circassian B&Bs. Minister Isaac Herzog drafting plan to help them build more facilities », *Haaretz*, le 09 janvier 2007.

frère. Les Tcherkesses forment une communauté active et respectée dont les traditions ont toujours été proches des nôtres, même s'ils ont pu connaître quelques problèmes avec les Bédouins à leur arrivée dans notre pays (...) J'ai organisé ce voyage de quarante-cinq jours à cheval afin de remercier la communauté tcherkesse pour sa loyauté et pour défendre sa culture. Je suis parti avec douze hommes et nous avons traversé la Jordanie, la Syrie, la Turquie, avant de rejoindre le Caucase. Nous sommes arrêtés dans les villes de Maïkop et de Naltchik avant d'arriver au pied du mythique mont Elbrouz. Un voyage très émouvant, car les gens étaient ravis de nous recevoir, et difficile car les Russes ne le voyaient pas d'un bon œil.³

Et tout comme les Tcherkesses d'Israël prennent à coeur d'énoncer, dès que l'occasion s'en présente, qu'ils sont de *bons* israéliens, un discours semblable est énoncé en Jordanie, et les autorités des deux pays aiment à rappeler cette loyauté à l'État de cette minorité qui réussit à conserver de forts éléments de leur culture d'origine. Les clubs culturels et folkloriques d'Amman ou de Wadi-Seer, pour les plus importants, sont d'ailleurs parfaitement ouverts au reste de la population. Tout comme en Israël, la Jordanie réunit dans le festival annuel de Jerash, des troupes de danseurs tcherkesses dont la réputation dépasse largement les sphères communautaires. C'est principalement par le folklore que les Tcherkesses mettent en scène leur particularisme et que ce dernier est reconnu par le reste de la population.

³ Interview au *Figaro Magazine*, édition du 31 juillet 2004.